

IVAN TOULOUSE

*Présentation et enjeux d'une réflexion trans-
disciplinaire sur l'invention*

Eureka !

Sous une forme ou sous une autre, ce sentiment de la trouvaille semble bien être une expérience partagée par les artistes et les scientifiques. Sans toujours être forcément le plus novateur de son époque, l'artiste n'est-il pas bien souvent le premier surpris par ce qu'il engendre ? De la même manière, les savants et les chercheurs qui ont inventé la science dans ses développements successifs ne se sont-ils pas souvent trouvés en rupture ou en décalage avec ses présupposés ? Parce que ce qui semble caractériser l'invention c'est d'abord qu'elle surgit le plus souvent là où on ne l'attend pas. Inventer, *in-venire*, veut dire littéralement « venir sur », comme par hasard. En français, on dit plutôt « tomber sur ». De la même manière que celui qui trouve un porte-feuille dans la rue ou une épave dans la mer en est juridiquement désigné comme l'« inventeur ».

Le moment de l'invention apparaît souvent comme le *mo(vi)mentum* dynamique (par opposition à l'*in-stant* statique), le mouvement de bascule où le non-sens révèle du sens, où le sentiment d'une erreur se transforme soudain en celui d'une errance nécessaire qui trouve enfin son issue inattendue mais logique. La comparaison des processus de recherche des artistes et des scientifiques peut-elle alors être féconde ou bien relève-t-elle d'une conception romantique de la création qui n'aurait plus d'actualité ?

On objectera qu'il ne s'agit pas des mêmes choses, qu'on *invente* quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'existait pas auparavant, tandis qu'on *découvre* quelque chose qui existait virtuellement mais qui était en attente d'un dévoilement.

L'invention est ainsi généralement assignée à résidence dans le domaine de la technique, alors que c'est la science, et particulièrement quand elle est expérimentale, qui est le champ de la découverte. Quant aux artistes, leur domaine est celui de la création, avec toute la projection mythique ou théologique qu'implique ce mot. Il ne s'agit pas de tout réduire au même, mais la réflexion qui est ici proposée tente justement de dépasser les différences pour mettre en lumière ce que pourraient avoir de commun les processus de recherche du scientifique, du technicien ou de l'artiste.

Si on considère que lorsque Christophe Colomb *découvre* l'Amérique, il *invente* aussi une nouvelle vision du monde (Monique Sicard), il devient pertinent de laisser de côté cette distinction pour s'attacher à identifier, au-delà des écarts et des différences, ce qu'il y a de commun dans les processus de recherche, d'exploration, de création. Pour tenter aussi de définir des stratégies communes favorisant l'invention. D'ailleurs ceux qui ont répondu à notre invitation sont nombreux, ils viennent d'horizons très différents : artistes, scientifiques, philosophes, épistémologues, historiens, préhistoriens, archéologues, ergonomes, aménageurs de territoires... Il semble se dégager de cette diversité une expérience paradoxale commune d'**errance** qui finit parfois par mener quelque part, alors que celui qui l'éprouve se ressent souvent dans l'**erreur** (Christophe Colomb est à cet égard tout à fait paradigmatique).

Ce livre reprend les réflexions des différents intervenants au colloque *Euréka, le moment de l'invention* qui a eu lieu à L'Université Paris 8, le 31 mai 2007, et le 1^{er} juin, à l'École Supérieure de Physique et Chimie Industrielles. Il n'est pas seulement la publication d'actes d'un colloque. Il est avant tout une rencontre, un échange d'expériences et de points de vue. Les participants ont d'ailleurs joué le jeu, et les textes se répondent souvent, faisant même parfois référence l'un à l'autre. À cet égard, que soit remerciée tout particulièrement Dominique Gonin-Peysson qui, grâce à sa position d'agent double, nous a permis de nouer des relations fécondes avec les milieux scientifiques.

Eureka ! Le moment de l'invention

Afin de proposer un outillage théorique pour penser l'invention, la première partie de cet ouvrage est philosophique et épistémologique. La problématique générale est d'abord posée par François Soulages.

Sont ensuite étudiées des conceptions souvent originales, avec l'aide d'auteurs comme *Gilbert Simondon* (par Jean-Hugues Barthélémy et Ludovic Duhem), *Gilles Châtelet* (par Alexis de Saint-Ours), *Henri Bergson* (par Olivia Bianchi), *Paul Feyerabend* (par Leszek Brogowski), qui permettent d'envisager la question d'une manière renouvelée, sans hésiter toutefois à reprendre d'anciennes interrogations, comme dans la théorie de l'art de la Renaissance (Bertrand Prévost), pour en éprouver l'actualité.

Viennent ensuite, en guise d'illustration, quelques exemples de démarches d'artistes utilisant des médiums diversifiés, pour tenter d'approcher plus concrètement ce moment de l'invention. Qu'il s'agisse d'un point de vue réflexif sur son propre travail d'artiste, comme pour Anne-Sarah Le Meur en image de synthèse, ou Jean-Claude Le Gouic dans sa pratique duelle (peinture et installation), ou bien, sur l'autre versant, celui de l'analyse du travail d'un autre, de la vidéo de *Bruce Naumann* (par Sabine Bouckaert) ou des papiers découpés de *Paul Fujino*. Il y est même question avec Jacky Denieul... d'aménagement du territoire !

La troisième partie, la plus abondante, reprend l'ordre dans lequel s'étaient succédés les propos de scientifiques, de chercheurs et d'artistes qui se confrontent et se répondent, introduits par un exposé liminaire par rapport auquel, ils devaient situer leur position. Ce ne sont pas des développements techniques sur une démarche personnelle, mais des témoignages ou analyses de moments privilégiés où l'invention intervient dans un cheminement.

L'interrogation porte d'abord sur les processus de la pensée inventive que Charles Tijus et Patrick Brézillon voient comme une production de « *contresactuels* ». La richesse des points de vue dessine cependant de nettes lignes de convergence entre des artistes comme Antoine Moreau (la licence *art libre*), François Jeune (la *carambole* en peinture), Guillaume Loizillon (la composition électro-acoustique),

Daniel Danétis (des stratégies d'invention plastique), Renaud Chabrier (danse et multimédia) et des scientifiques comme Jean-Marc Epelbaum (le *beau* en mathématique), Ludovic Jullien (le charme de la chimie) – malheureusement absent de cet ouvrage - et Matthieu Piel (biologiste) qui en analysant leur expérience mettent en évidence la « rupture épistémologique » qui caractérise l'invention et son caractère non prémédité.

C'est ensuite, à partir de la réflexion du psychanalyste et ex-mathématicien Daniel Sibony, *Trouvailles d'art ou de science*, que s'était poursuivie la réflexion avec des démarches d'artistes comme Anne-Valérie Gasc (sur la destruction), Christian Jacquemin (le « *bug* » comme révélateur chez Bertrand Planes), Cédric Plessiet (création virtuelle et interactive), Philippe Michel (l'improvisation en jazz), Miguel Angel Molina (la recherche négative en peinture), Patrice Hamel (l'anticipation de la réception comme moteur de l'invention) et Dominique Peysson (transfuge de la science en art). Toutes ces contributions avaient suscité une discussion souvent enthousiaste.

Poursuivant celle de l'équipe de recherche en Arts (EA 4010) cette réflexion collective a comme ambition de tenter de dégager de son inévitable brouillage la spécificité d'une pensée de la création, alors même que la théorie est le plus souvent entendue comme l'exclusive interprétation claire et distincte de l'art, dans une sorte d'« après-coup » seulement. Mais ne peut-on pas avec Bergson parler de « l'illusion rétrospective » ?

Pour Anton Ehrenzweig, la recherche créatrice est un labyrinthe dont la structure est une arborescence qui nécessiterait l'impossible examen d'un « nombre souvent astronomique de possibilités » à partir de « points nodaux » qui jalonnent le parcours. Chacun de ces choix a une importance cruciale sur le développement ultérieur de l'œuvre. Or l'artiste qui n'a pas de vue d'ensemble, « aérienne », de ce réseau doit à chaque embranchement recourir à un « *scanning inconscient* ». Ceci ne va évidemment pas sans incertitude et sans anxiété.

À l'opposé, le conservateur, historien de l'art, interprète, esthéticien, qui intervient « après coup » propose toujours une vue

Eureka ! Le moment de l'invention

« rétrospective ». La sortie du labyrinthe est aisée dans l'autre sens ! Il suffit de remonter le fil... et de remettre les choses dans l'ordre chronologique. Mais ce n'est jamais qu'une interprétation a posteriori qui laisse de côté toutes les hésitations, toutes les virtualités qui tressent la complexité de l'œuvre d'un artiste.

Il est pour le moins surprenant que ce soit souvent ce seul point de vue de l'herméneutique « après coup » qui prévaille comme théorie de l'art. À d'autres époque, à la Renaissance par exemple, les « théoriciens de l'art s'appelaient Vasari, Alberti, Léonard... Ils étaient aussi artistes.

Il est d'autant plus nécessaire de penser théoriquement la création et c'est le premier enjeu de cette réflexion. Faute de quoi, on donne à penser à nos étudiants qu'il devraient d'abord formuler la théorie d'une création qui n'est pas encore advenue. Ce qui a comme effet de couper tout élan créateur, les limitant à une pseudo-démarche « plastically correct » qui n'est guère alors que l'illustration d'un préjugé sur ce que doit être l'art aujourd'hui.

Pour autant la création ne surgit pas de nulle part. Il faut le terreau de sa germination. Mais toute œuvre de création véritable ne surgit-elle pas avant les catégories qui permettent d'en rendre compte, sans quoi elle ne serait que reproduction de dispositifs existants. En focalisant la réflexion sur le moment de l'invention, on tente de dégager des éléments pour une théorie de la création. Et comme la création est inévitablement empreinte de confusion – symptomatiquement la vulgate ne parle-t-elle pas de « flou artistique » ? – la théorie de la création consiste peut-être justement à rendre clair et distinct ce qui est confus. Pour l'artiste ou pour celui qui cherche des clés, il ne s'agit donc pas de trouver la solution d'un problème mais, au contraire, de comprendre à quel problème se rapporte la « solution », au sens le plus chimique du mot, qui s'est constituée devant lui.

Au delà de toute polémique sur la scène artistique d'aujourd'hui, un autre enjeu de ce travail collectif est d'affirmer qu'en contrepoint de certaines figures, un peu convenues parfois, d'artiste contemporain : l'artiste comme entrepreneur, l'artiste comme ethnographe, l'artiste comme animateur... la posture de

l'inventeur est toujours d'actualité. Enfin, dans le champ beaucoup plus vaste encore, d'une société consommatrice où le sentiment du « sens de la vie » est souvent incertain, les organisateurs espèrent que cette réflexion sera une petite contribution pour lutter contre l'ennui et revivifier l'enthousiasme qui fait briller les yeux d'un enfant quand il dit « *j'ai une idée !* »

Ce travail n'est que l'amorce d'une démarche plus ambitieuse qui vise à constituer un véritable réseau de réflexion, pour échanger des idées et partager des projets, à commencer par celui d'une grande exposition rassemblant des œuvres et des témoins de ce moment fulgurant de l'invention. D'un tel rassemblement se dégagerait une énergie peu commune et de fécondes discussions. Ce n'est donc qu'un début !

Pour prendre contact et être informé des avancées du projet :
eureka.invention@free.fr